

## LA SPÉCIFICITÉ DU LANGAGE PHILOSOPHIQUE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

par ANDRÉ ROBINET

Mesdames, Messieurs, j'avais réuni quelques notes avant de venir à Rome, sur ce sujet de la spécificité du langage philosophique au XVII<sup>e</sup> siècle. Mais les très riches communications de ce matin m'ont amené à réorienter et à renouveler le canevas que je m'étais fixé; aussi ce serait plutôt à quelques remarques très générales et à la fois volontairement très précises dans leur efficacité, que je voudrais me livrer maintenant. Il me semble que si je m'interroge sur la spécificité du langage philosophique, cela veut dire que ce langage est en quelque sorte une espèce dans un genre, et dans un genre qui est certainement plus ample, dans lequel notre langage philosophique se trouve compris. C'est tout simplement la langue naturelle. Le philosophe ne dispose pas, pour l'heure, d'autre chose pour poursuivre l'expression de son discours, que de la langue naturelle dans laquelle il baigne, de la langue naturelle que la culture lui transmet. En ce sens nous n'avons pas qu'un seul type de discours philosophique. Du point de vue de la langue, nous avons une multiplicité de discours philosophiques, ce qui fait que s'il y a une interrogation par rapport à la spécificité du langage, il y aurait autant d'interrogations qu'il y a de différentes espèces de langages dans ces langues naturelles. Il faudrait alors effectivement, comme on l'a remarqué ce matin, que toute tentative pour effectuer un vocabulaire ou un lexique philosophique soit multilingue et ceci pour des raisons extrêmement précises.

Mc Kinnon<sup>1</sup> m'avait montré à propos de ses travaux sur Kierkegaard à Montréal, les résultats des concordances qu'il avait obtenues, à partir du texte danois, mais aussi à partir des traductions française, anglaise et allemande. Or, remarque d'importance, si l'on s'interroge sur l'oeuvre de Kierkegaard à l'intérieur de ces diverses langues et quelle que soit la capacité des traducteurs, les fréquences ne sont plus du tout les mêmes et les systèmes de co-occurrences qui sont dominantes dans l'oeuvre s'articulent de manières diverses. Par conséquent, j'introduis tout de suite cette remarque: nous avons affaire à un substrat de la langue naturelle qui n'est pas quelconque et dont va dépendre l'orientation de la spéculation philosophique. Donc, ce type d'étude nous procure une typologie, et nous donne parfaitement, en tout cas, le relief. La même remarque vaut pour Wittgenstein, dont j'ai pu voir des concordances établies sur des traductions de langues différentes. Pour Wittgenstein, la traduction française a été détestablement établie dans les publications de Gallimard: nous avons là un cas limite, celui de la mauvaise traduction où, alors, le champ lexical est en totale aberration par rapport au champ lexical de l'oeuvre primitive.

Il faudrait que nous autres philosophes soyons d'abord très attentifs à la matrice de langue naturelle dans laquelle repose notre langage.

Deuxièmement, il s'agit pour moi de bien spécifier qu'il s'agit du XVII<sup>e</sup> siècle, et pour mon cas personnel, du XVII<sup>e</sup> siècle français. Nous trouvons là aussi une intersection de langues naturelles. Nous nous trouvons à l'intersection d'une langue naturelle, une langue qui fut naturelle et qui tend à le rester encore, le latin, où l'oeuvre cartésienne puisera des ressources. La première oeuvre de langue française d'importance apparaîtra avec Malebranche après 1670. Par conséquent, la superposition des plans linguistiques donne lieu à des remarques du même

<sup>1</sup> A. MCKINNON, *Kierkegaard Indices*, Leiden, Brill, 1972.

type que les remarques précédentes, bien connues de ceux d'entre nous qui ont critiqué les textes que les auteurs publient à cette époque-là, et en latin et en français, où les problèmes d'interprétation commencent lorsqu'on interroge un texte et puis l'autre, parce que *l'essentia*, c'est pas forcément l'essence, et parce que *forma* n'est pas plus la forme, en tout cas, il faut commencer à faire varier les systèmes et le lexique, pour rendre une expression qui dans une langue ne donne pas la même signification que dans l'autre.

Dans ce XVII<sup>e</sup> siècle, il y a évidemment au point de vue philosophique, à tenir compte d'un apport considérable malgré tout des langues étrangères. L'anglais devrait y entrer pour une part prépondérante, l'italien aussi, l'allemand, bien entendu. Les connexions de ces langues, telles qu'elles sont pratiquées à l'époque, nous donneront certainement bien du mal pour établir et équilibrer prospectivement un lexique philosophique valable.

Intervient ici, à mon avis, ce qu'il faut appeler le problème des échantillonnages, devant la masse culturelle philosophique: ne serait-ce que les oeuvres françaises et européennes du XVII<sup>e</sup> siècle. Le problème des échantillonnages pose d'abord, comme cela a été le cas au TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE à Nancy, un constat de monstruosité. Vous nous avez distribué une première liste de textes analysables. C'est à la fois trop et trop peu. A mon avis, la lecture que j'en ai faite, et j'ai été très attentif à tous les éléments de votre dossier, montre qu'il y a trop d'éléments du même auteur, et des trous énormes, pour d'autres auteurs, dans d'autres directions. L'échantillonnage devrait comporter à peu près un millier d'ouvrages pour être valablement significatif, dans le contexte européen de l'époque. *Ne faudrait-il pas un conseil scientifique international pour se pencher sur cette question de manière à bien équilibrer l'échantillonnage sur lequel nous allons oeuvrer et à partir duquel nous dégagerons cette spécificité du langage philosophique?*

Nous avons différentes procédures de repérages et j'ai été

extrêmement frappé depuis ce matin par le fait que nous nous laissons trop porter par notre culture et par notre enseignement, j'ose dire Professeur Garin, traditionnel où, en ce sens, le XVII<sup>e</sup> siècle c'est Descartes, c'est Malebranche, c'est Leibniz, c'est Spinoza...

Non, on est obligé de dire non, si l'on veut dégager le langage philosophique du XVII<sup>e</sup> siècle. Parce que, c'est aussi tout un tableau varié. Je n'évoque pas les *minores* qui sont plus connus souvent que les bons auteurs auxquels nous nous référons, soit parce qu'après le XVIII<sup>e</sup> siècle, les Encyclopédistes ont été placés sur un pinacle, soit parce que, à l'intérieur de nos propres réflexions et dans nos propres sociétés nous avons situé des auteurs en telle et telle position parce que nous en avons besoin.

L'historien est celui qui revient au terrain. Pour revenir au terrain, il faut constater, ne serait-ce qu'à propos de Descartes, qu'il y a les *Méditations*, peut-être, mais qu'existent aussi des *Objections aux Méditations*. La culture ambiante de l'époque fond sur l'oeuvre cartésienne à ce moment-là; s'il y a Malebranche, il y a aussi Arnauld et Régis contre Malebranche et tous les autres auteurs que l'on voudra, aussi bien que tous ceux qui ont fondu sur Spinoza, et que tous les adversaires de Leibniz. Alors, du point de vue de son langage, une époque n'est pas représentable seulement par le discours que nous lisons encore; il doit être le fruit de la lecture de tous les autres.

Je voulais appuyer cette réflexion sur une remarque très précise, qui m'avait beaucoup frappé à un colloque que nous avons eu à l'Université de Bruxelles, que nous avons monté avec Perelman, l'année dernière, sur les méthodes en histoire de la philosophie<sup>2</sup> et où M. Alquié me demandait: « Donnez-moi un exemple, où la recherche par l'informatique appliquée a permis de trouver une option nouvelle dans l'interprétation de

<sup>2</sup> Cf. *Philosophie et Méthode*, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1974.

Malebranche, par exemple ». Eh bien, la réponse, est extrêmement facile, une fois qu'on est à l'intérieur de ce genre de travail. On s'aperçoit que la nouveauté dans les définitions et dans l'emploi du lexique est extrêmement fluante. Voilà ce que je veux dire: lorsque Malebranche pense à ce que j'appellerais d'un terme neutre, « la conscience » et aux opérations de la conscience, il utilise dans 75% des cas le mot « esprit ». C'est celui qui vient sous sa plume tout à fait normalement et il utilise dans 25% des cas le mot « âme ». C'est du moins ce qui ressort des dépouillements de l'oeuvre majeure au point de vue des fréquences relatives. Or, dans certains ouvrages, la proportion est inverse. Le langage de Malebranche subit à ce moment-là, une satellisation sur le langage d'Arnauld. Il se met en orbite sur le langage d'Arnauld, épouse la nomenclature du langage d'Arnauld pour exprimer sa propre philosophie devant l'oeuvre d'Arnauld. Voilà encore des éléments d'intercommunication auxquels il faudra que nous soyons extrêmement attentifs pour dégager ce qu'est notre langage philosophique dans un siècle de ce genre et peut-être dans tous les siècles, d'ailleurs. Alors ici, j'irai directement à certains problèmes et je répondrai tout de suite à certaines questions qui ont été soulevées.

M. Gregory, entre sélectionnisme et totalisme, je suis pour le totalisme. Je veux dire par là, que tout procédé de sélection fait intervenir l'arbitraire du sélectionneur et l'arbitraire du sélectionneur nous renvoie à notre culture actuelle; il ne nous renvoie pas à l'histoire. La sélection nous renvoie à ce que nous attendons des oeuvres, elle ne nous renvoie pas à ce que les oeuvres attendent de nous. Elle ne nous renvoie pas à ce que les oeuvres peuvent nous apprendre sur elles si nous les interrogeons, j'oserai dire, avec objectivité; je ne mets pas en question l'objectivité des opérateurs, mais je veux dire par là, que si nous prenons les oeuvres avec tout ce qu'elles nous abandonnent, il y a peut-être autre chose à trouver que ce que nous y cherchons. Elles peuvent nous imposer des choix auxquels

nous n'aurions pas songé. C'est pourquoi je serais de plus en plus enclin à ce que nos dépouillements soient des dépouillements exhaustifs, des dépouillements d'ensemble, que les vocabulaires d'auteurs veillent à *tout retenir avec la plus grande précision*, et que dans les lexiques futurs, nous portions la plus grande attention aux termes les plus humbles comme aux termes les plus usés.

Il y a là par conséquent, quelque chose qui exige un plus gros effort d'accumulation et de stockage. L'accumulation ne me fait pas peur pour certaines raisons électroniques. Il y a d'autre part le problème qui est celui de la typologie des formes. Ces formes elles-mêmes que nous avons à recueillir pour faire un vocabulaire, pour établir un lexique; ces formes sont fixes dans leur aspect sémiotique en tant qu'items que nous rencontrons dans les textes séparés par deux blancs, comme le disait le professeur Delatte tout à l'heure. Nous sommes là en face de formes fixes mais dont il vous disait, je vous le rappelle, qu'elles possédaient des amphibologies qui étaient révélatrices d'amphibologies monumentales. Par conséquent, il nous faudrait pouvoir plus automatiquement discriminer ce genre de choses. Est-ce possible? C'est là que la question se pose. Je ne suis pas décidé à baisser les bras, pour ma part, devant cette question et à me dire « Je me réfugie sur une position manuelle », ou cérébrale si vous voulez, pour résoudre la question des amphibologies ou des ambiguïtés. Pourquoi?

Lorsqu'on regarde fonctionner la traduction automatique on se rend compte de la manière dont la décomposition générative s'effectue, de la langue-source vers la langue-pivot et de la langue-pivot vers la langue-cible; il y a à ce moment-là, au point de vue de l'analyse lexicale et dans le but de l'édification d'un vocabulaire de la philosophie, une orientation des termes qui se révèle à l'intérieur des arbres que constituent ces structures génératives. Ces structures forment finalement une typologie qui dénoue les ambiguïtés. Il est extrêmement intéressant de les

repérer: comment à un niveau de la décomposition en analyse générative automatique trouvons-nous les termes agencés par rapport à la traduction possible et par rapport à l'appel de sens futur dans la langue-cible? Est-ce que, selon l'auteur, selon la période, selon l'époque, ils entrent dans des arbres, qui ont une forme, une structure permanente ou est-ce qu'ils sont de structures différentes? Il semblerait, parce qu'il va falloir poursuivre tout cela, qu'à un moment de la décomposition, on se trouve en face de dessins, de décompositions en arbres de types très différents. Cela nous apporte quoi? Quelque chose d'extrêmement intéressant, surtout sur les termes trop délaissés par nos analyses lexicales que sont tous les termes fonctionnels.

Il y a quelque chose que tout le monde a remarqué depuis ce matin, sur lequel je reviens: c'est que *le mot est un conduit pur et simple, un conduit de sens; le mot n'a pas de sens; le mot est dans le non-sens en tant que tel; et ce que nous allons recueillir dans le lexique, c'est, une forme conductrice du discours, forme qui peut véhiculer le même et son contraire*. Songez aux 'natures' de M. Delatte, au mot 'essence', 'nature' dans Sénèque, 'nature' dans Descartes, 'nature' dans Malebranche, 'nature' dans Kant. On véhicule la même chose et son contraire avec le même mot. Or ce qui oriente en quelque sorte, le flux sémantique à l'intérieur du mot et à l'intérieur de la proposition ce sont justement tous ces termes trop abandonnés, trop délaissés, tous ces mots-outils qui finissent par susciter le relief de la proposition et, en tout cas, sa direction et sa puissance significatrice. Par là, on peut toujours s'interroger (on est entre chercheurs ici), et voir si ces apports-là ne sont pas extrêmement intéressants pour nous. Pourquoi?

Parce qu'avec les méthodes d'analyse statistique lexicale auxquelles nous procédons à peu près tous en ce moment, nous sommes obligés de squelettiser le langage du discours philosophique. Il est délicat de retrouver des significations après avoir effectué nos opérations. On ne le peut que par des procédés sur

lesquels, si vous voulez bien, je redirai un mot demain matin d'une manière plus étendue. Si on veut aboutir à un résultat de ce genre, le lexique philosophique, dans sa spécificité, exige de nous un effort supplémentaire. Il n'est pas non plus isolable des lexiques existants. Et c'est là un des gros problèmes qui s'est présenté tant à M. Imbs, qu'à bien d'autres chercheurs autour de M. Quemada, de savoir comment les vocabulaires d'obédiences différentes, de disciplines différentes, pouvaient se retrouver emmêlés dans un même discours. Or, avec le discours philosophique, nous sommes précisément en présence d'un type de discours où toutes les autres disciplines se trouvent entremêlées, avec des infusions de sens extrêmement variées, extrêmement riches, extrêmement diverses.

Je prends deux ou trois exemples sur les derniers dépouillements concernant le *Discours de Métaphysique* et la *Monadologie* de Leibniz dans l'opération MONADO 74 qui se poursuit en ce moment.<sup>4</sup> L'importation théologique entraîne dans beaucoup d'oeuvres métaphysiques du XVII<sup>e</sup> siècle, une prévalence fréquentielle du mot 'Dieu' et de tous les attributs qui situent le Divin en tête des tables de fréquence, constituant un véritable « code », et à ce moment-là, je crois que les listes de fréquence sont extrêmement importantes parce que nous n'avons pas à définir la spécificité du langage philosophique *a priori*; nous avons à la définir *a posteriori*; nous n'avons pas à dire d'abord ce que nous voudrions que soit le langage philosophique comme Lalande l'a fait dans son dictionnaire; nous n'avons pas à prendre une attitude normative; et, cet été même, on me demandait de prolonger le Lalande et d'apporter des compléments. J'ai

<sup>4</sup> Les résultats de cette opération ont été publiés: « MONADO 74 ». G.W. Leibniz, *Discours de métaphysique et Monadologie, Textes définitifs avec indexation automatisée, Tableau alphabétique des formes lexicales, Tableau fréquentiel, Concordances, Tableau des co-occurrences, Philogrammes*, Paris, Vrin, 1974.

dit non. Je peux faire autre chose, mais Lalande, je ne peux pas le reprendre avec son approche normative, avec ses limitations conceptuelles, avec ses quatre ou cinq ou six sens par mot. Nous avons donc, par les tables de fréquence, une révélation extrêmement intéressante sur ce qui est importé dans le discours philosophique en venant de disciplines comme la théologie. Mais, dans ce même dépouillement leibnizien dont j'ai là, sous les yeux, une sorte de synthèse de différents types de langage, le langage psychologique s'y rencontre à haute fréquence avec 'esprit', 'amour', 'conscience', 'goût', 'bonheur', 'sommeil', etc. Le langage moral avec 'péché', 'récompense', 'justice', 'sagesse', 'perfection'; du langage de nature poétique avec les insectes, les papillons, l'étang, les poissons dans l'étang: vous connaissez toutes ces images, qui surgissent dans l'oeuvre leibnizienne; le langage politique et juridique y est prégnant, rappelant la culture de l'auteur mais nous rappelant aussi la nécessité interne de ce discours philosophique parce qu'il repose sur une jurisprudence à base divine et que la jurisprudence humaine est elle-même à base divine. Alors va-t-on d'un vocabulaire philosophique, mettre en dehors le mot 'père de famille', le 'jurisconsulte', le 'juriste', la 'justice', les 'lois', les 'décrets', le 'droit', les 'citoyens', les 'sujets', 'l'empire', les 'tyrans' etc.? Mais surtout, le langage d'importation est là, dans le *Discours de Métaphysique* (c'est le titre du livre), dans le discours de la *Monadologie* qui s'appelle *Principes de la Philosophie*, (d'ailleurs, cela ne s'est jamais appelé *Monadologie*, mais *Principes de la philosophie*); or, dans les *Principes de la Philosophie*, dans un *Discours de métaphysique*, on importe de la géométrie l'angle, le cercle, la circonférence, la droite, la figure, la ligne, le plan... et les termes du langage mathématique plus général: les équations, les nombres, les proportions; du langage mécanique: les forces, avec leur différentes qualités, les vitesses, les mobiles, les mouvements; de la combinatoire: les différences, les suites, les séries, les mesures, les degrés, la variété; de la logique: les accidents, les attributs,

la contradiction... tout cela me rend extrêmement inquiet sur la spécificité du langage philosophique, car que va-t-il me rester comme termes déterminants? Pas même le terme d'«essence», que je retrouve en botanique, même pas le terme de 'nature', que je retrouve en mécanique, même pas le terme d'«existence», que je retrouve, non seulement en psychologie mais aussi en jurisprudence divine; il faudra donc faire très attention, dans un projet de cette ampleur, à la diversité de ces connexions disciplinaires à l'intérieur même du discours philosophique. Vous voyez que par conséquent, si je m'interroge sur les termes qui restent spécifiquement philosophiques, je retombe sur des mots comme 'substance', 'forme', comme 'âme', comme 'esprit', à la rigueur, puis je trouve pour un auteur comme celui-ci, par rapport aux autres, (je parle de Leibniz par rapport à Descartes, à Malebranche, à Spinoza, et à des auteurs secondaires), un langage d'utilisation philosophique prépondérante, mais qui est de type architectonique. Nous apercevons la vie des couples philosophiques, la vie des formes associées, du général et du particulier, et notamment d'une trinité qui joue dans ces trois oeuvres, entre 'ordre', 'loi' et 'maxime'. Ce lexique philosophique qui va être rare parce que c'est l'architectonique même de la philosophie qui s'y trouve en cause; ce ne sont pas les termes rangeables avec les autres, ce sont les termes qui organisent le discours lui-même, et selon lesquels la pensée de l'auteur se diffuse. Là-dessus, il y aurait beaucoup à dire, et il y aurait beaucoup à dire sur l'utilisation des définitions que nous pourrions trouver pour cela. Si nous prenons des concordances comme celles que vous publiez dans cette très belle plaquette sur Galileo Galilei (publiée par le Centre du LESSICO INTELLETTUALE EUROPEO, 1974), ou comme celle que nous avons sur des ouvrages tout à fait récents.

Si nous isolons les propositions, je trouve par exemple, dans le *Discours de Métaphysique*, « aucune substance particulière n'agit sur une autre substance particulière, ni n'en pâtit ». C'est très leibnizien, il n'y a pas d'interaction entre les substances.

Mais on trouve aussi des propositions comme celle-ci: « les substances particulières agissent l'une sur l'autre ». L'action d'une substance finie sur l'autre, dit Leibniz. Ce n'est pas pour soutenir le contraire, mais parce qu'il le dit positivement à propos par exemple, de la perspective phénoménale dans laquelle se trouvent les relations entre les substances qui ne sont jamais directes, certes, mais qui par l'intermédiaire, soit de la vision en Dieu, soit de la combinatoire généralisée, se trouvent quand même être en expression, non plus en interaction, mais en expression, les unes par rapport aux autres. Si bien qu'un langage qui se valorise dans un champ, sur le champ de l'entre-expression des monades les unes par rapport aux autres, trouve aussi une valeur, mais avec la négation dans un contre-champ qui est celui du phénoménisme qui relie les monades les unes aux autres, à l'intérieur d'une vision générale. Ce qu'il faut tenter, ce sont des repérages comme ceux qui ont été pratiqués par nos collègues de Saint-Cloud et où je crois que les dispositions en arbre qui sortent de l'exploitation des documents sont extrêmement significatives. Dans ces dispositions on s'aperçoit alors, que les termes commencent à trouver des orientations selon les contextes propositionnels dans lesquels ils se situent. Ce n'est pas seulement par l'effet réflexif du philosophe, c'est par l'analyse géométrique et structurale des listes de co-occurrences et surtout par l'étude des coefficients de co-occurrence dont je vous dirai un mot demain, parce que je crois que c'est quelque chose d'extrêmement intéressant.

Pour Malebranche, par exemple, un mot comme 'ordre' dans les combinatoires, c'est un mot sûr, fréquent dans l'oeuvre de Malebranche; mais quel lexique allons-nous en faire? Je ne veux pas dire qu'il y a autant de sens d'"ordre" que d'occurrences, parce que 'ordre' est, dans les deux millions de mots de l'oeuvre de Malebranche, un des mots dominants, mais il y a au moins quatre directions selon lesquelles le mot s'oriente dans les contextes automatiquement analysables. 'Ordre' peut-être entouré

par 'décret', 'volonté', 'exécuter', 'établir', 'plaire', 'liberté', dans des constellations verbales qui nous permettent de les révéler. Là 'ordre' a le sens de commandement. Dans une seconde direction, 'ordre' implique le sens d'une préexistence toute faite; autour de lui, il y a 'nécessaire', 'souverain', 'sagesse', 'raison' ... cela rejoint des préoccupations comme celles que M. Delatte nous exposait tout à l'heure. Dans un troisième sens, on voit 'ordre' évoquer un rangement actif entre 'ranger', 'arranger', 'perfection', 'merveilleux', 'figure', 'matière', 'grandeur', 'égal' ... Quatrième orientation, très discernable dans ces contextes, 'ordre' est environné par 'innocent', 'obligé', 'suivre' 'force de loi', 'assujettir', 'conforme', 'justice', ... 'ordre' prend alors un sens d'obligation. S'agit-il bien encore pour un lexique philosophique du même mot? Je serai peut-être plus radical que M. Delatte à cet égard, qui disait tout à l'heure « Je relève *tempus I* et *tempus II* ». Il faudrait vraiment à ce niveau-là casser le mot, et je reprends une vieille notation leibnizienne à cet égard que je proposerai pour des travaux de ce genre: je casse le mot or-I-dre, or-II-dre, or-III-dre, or-IV-dre, parce que c'est autre chose, et que en tant que conduit, les mêmes cinq lettres séparées par deux blancs ont exactement la même forme mais des sens différents.

Vous voyez pourquoi je voudrais revenir beaucoup plus au constatif, qu'en rester au normatif. Et pourquoi, en ce sens, je privilégierai toute tentative pour un lexique philosophique du XVII<sup>e</sup> siècle européen qui soit plutôt du type TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE, que du type Lalande. Car s'il nous faut creuser, il nous faut creuser là où est la richesse philosophique: elle est dans la différence, elle est dans la manière dont nous avons fait, nous les philosophes, depuis les premiers pas Socratiques, dont nous avons fait éclater le mot, pour apporter au monde des significations. C'est en ce sens, que je prétends que *le mot est un non-sens, qu'il n'y a pas d'objectivité du sens, que le mot n'est qu'un prétexte et que le lexique doit refléter*

*ce prétexte qu'est le mot pour le philosophe.* S'il y a philosophes et s'il y a oeuvre philosophique, c'est parce que les philosophes ont été des éclateurs, ont fait éclater les mots au fur et à mesure de l'histoire. Il faut que notre lexique, surtout dans une période comme le XVII<sup>e</sup> siècle, en porte la trace. Il me semble que cela serait une très belle réalisation si nous pouvions y parvenir. Je partage vraiment totalement tout ce que j'avais lu avec la plus grande attention à mon arrivée à Rome, et que j'ai réentendu ce matin avec grand plaisir sur la richesse et la polyvalence du langage philosophique d'un auteur, sur la polysémie radicale dans le discours philosophique, sur le mot comme conduit communicatif, à travers les remarques que nous faisait ce matin notre collègue, Mr. Garin, et dans l'exposé, dans l'imprimé de Mr. Gregory, je relevais toutes ces propositions sur le pas-de-sens hors-contexte etc... Alors essayons de ne pas isoler le sens. C'est tellement une de nos préoccupations du Centre National de la Recherche Scientifique, que l'année prochaine, je voudrais à Paris, organiser un colloque sur ce thème: « Le mot et le concept ». Le mot et le concept: d'après nos expériences informatiques appliquées, pas d'après la philosophie médiévale, pas d'après Abélard et pas d'après la Querelle des universaux, mais, d'après la querelle des universaux actualisée, la querelle des universaux d'aujourd'hui. Je suis sémiotisant, pour ma part, je ne suis pas sémanticisant, en ce sens que ne pouvant de toute manière avec l'informatique appliquée que travailler au ras du langage, c'est-à-dire recueillir le langage comme forme, noir sur blanc. Nous ne pouvons pas en attendre autre chose. Mais, cette attente est-elle vaine? Ne rencontrerons-nous jamais les sens? Ce n'est pas mon impression, au contraire, on en rencontre beaucoup trop. Car, à mon avis, le problème d'un lexique n'est pas tellement celui de chercher des sens multiples et ouverts, que de pouvoir les ramener à des sens suffisamment possibles et suffisamment ouverts de façon à limiter quand même l'enquête qui serait interminable. Et ce propos est, je

le crois, extrêmement leibnizien. Il est leibnizien, et j'irai pour terminer un peu plus loin que M. Gregory lorsque, dans sa communication, il sourit de ce qu'il appelle le type de la lecture mécanique quand il dit que l'on ne peut pas aller au-delà d'analyses essentiellement formelles et quantitatives, qu'on ne peut pas saisir les contenus conceptuels à travers l'opération d'informatique appliquée. Je n'en suis pas sûr. Je crois que l'on peut en poussant la recherche, essayer tout au moins de donner des approximations dans cette direction. Le formel et le quantitatif, si nous l'interprétons à la manière cartésienne, vous avez tout-à-fait raison, M. Gregory. Le formel et le quantitatif, si nous l'interprétons à la manière leibnizienne, nous pouvons en tirer beaucoup plus de conséquences que cela. Et je voudrais dire sur ce point, que je ne crois pas que la 'philométrie' fasse appel à une maîtrise de type spatial et de type cartésien. La 'philométrie', c'est avant tout la mesure comme ordre, la mesure comme discernement des structures. En ce sens que je crois que l'on peut tendre à l'avancer. Si j'éprouve un certain pessimisme à l'égard de la stabilité des énoncés philosophiques dans nos discours, je crois cependant qu'on peut en repérer les différentes orientations plutôt que les différentes formes à l'intérieur de ces formes. Quoi qu'il en soit, il me semble que nos procédés, comme discipline auxiliaire de l'histoire de la philosophie, comme discipline auxiliaire du glossaire de la philosophie, sont extrêmement importants. Je pousserai encore plus loin. Je ne crois plus pour ma part à la civilisation du livre, je crois que nous commençons à outre-passer la civilisation du livre et que l'ère de Gutenberg est terminée ou qu'elle est en voie d'achèvement. Si nous voulons bien utiliser nos outils comme ils se présentent, c'est-à-dire électroniquement et avec l'entourage qui s'impose, que de choses deviennent possibles; qui ne le sont pas tant que nous sommes obligés d'en revenir aux livres. Car notre problème actuellement, c'est de publier tout cela; c'est d'aboutir à des consultations publiques. Or, si nous étions dans la civilisa-

tion d'après le livre, nous aurions chacun notre écran cathodique sur nos tables et c'est en fonction de cela, je crois, que nos centres et nos universités devraient commencer à s'équiper. En tout cas, cela nous permettrait une gymnastique intellectuelle beaucoup plus féconde. Nous ne serions pas obligés de rechercher des lexiques fermés, mais quand nous avons envie de rechercher dans le lexique philosophique du XVII<sup>e</sup> siècle les significations d'un terme, nous n'aurions pas à tenir compte qu'il faut s'arrêter au bout de dix pages; nous pourrions avoir sur les auteurs et sur les traités qui nous intéressent l'ensemble des occurrences qui sont importantes pour la définition du terme ainsi que toute leur signification fréquentielle et spécifique. Ma perspective reste celle du défi cybernétique: <sup>5</sup> il faudrait que nous pensions aussi nos travaux actuels en fonction de cette méthodologie. C'est sur la praxis immédiate et future que nos centres doivent se pencher dès maintenant car cela assurerait notre véritable succès. En tout cas c'est celui que je souhaite à notre groupe.

#### NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

André ROBINET, *Propositions concrètes pour la signalétique en philosophie*, dans «Documentation et Disciplines philosophiques», Centre de Documentation du Cnrs (15, quai Anatole-France, 75007-Paris), où sont recueillis les Actes de la rencontre de Gif-sur-Yvette d'avril 1969. Un *État de la question* ainsi que, pour « Les projets français », le *Projet d'Indexation Malebranche (Pim)*, dans *Les Applications de l'informatique aux textes philosophiques*, paru au même endroit, à la suite des journées de nov. 1970. Lors de la Décade de Cerisy, 10-20 juillet 1970, *L'Homme devant les applications de l'informa-*

<sup>5</sup> Cf. A. ROBINET, *Le Défi cybernétique: l'Automate et la Pensée*, Gallimard, 1973.

tique au domaine de la philosophie, paru dans les Actes de cette Décade intitulés *Révolutions informatiques*, coll. 10/18, Paris, 1970, pp. 285-298. Dans la « Revue Internationale de philosophie », on trouvera *La communication philosophique à l'ère des ordinateurs*, n. 90, 1969, pp. 442-495; *Hypothèse et confirmation en histoire de la philosophie*, n. 95-96, 1971, pp. 119-146. Dans « *Dialectica* », *Courte introduction aux relations de la philosophie avec l'informatique*, n. 25, 1971, pp. 239-249; *L'Informatique appliquée aux oeuvres complètes de Malebranche*, n. 26, 1972, pp. 61-76. Dans « Les Études philosophiques », *Descartes à l'ordinateur*, 1970, pp. 219-233. Dans « La Recherche », *L'Ordinateur et la philosophie*, n. 10, pp. 286-287. Dans les « Actes du Congrès de Philosophie de langue française de Montréal d'aout 1971 »: *Philosophie et informatique: introduction à la philométrie*, vol. II, pp. 96-116. Dans les « Actes du colloque de Bruxelles sur *Les Méthodes en histoire de la Philosophie* » (mars 1972): *Peut-on introduire la quantité en histoire de la philosophie?* « Revue de l'Université de Bruxelles », 1974. Dans les « Actes du II<sup>e</sup> Leibniz-Kongress d'Hanovre » (Juillet 1972): *L'explosion leibnizienne: l'opération Monado 72*. « Revue des Sciences philosophiques et théologiques », n. 56, 1972, pp. 43-62: *L'opération 'PIM': l'informatique appliquée aux oeuvres complètes de Malebranche*. La « Revue Intern. de phil. » a consacré son n. 103, 1973, au thème *Les Études philosophiques et l'ordinateur, présenté par A. Robinet*. De Pim, 71 à Monado 72: *Malebranche et Leibniz à l'ordinateur*, pp. 49-65, et une bibliographie spécialisée, pp. 120-131. Le premier fascicule, I, 1, de « Cirpho » (revue du Cercle International de Recherches philosophiques par Ordinateur), 1973, pp. 7-14, *Premières réflexions sur les applications de l'informatique à l'étude des textes philosophiques*. Dans les « Actes du XV<sup>e</sup> Congrès mondial de philosophie » (Varna, sept. 1973) *L'étude des textes philosophiques d'après les opérations informatiques* Pim 71, Monado 72 et Pensées 73.

Vient de paraître un ouvrage dans lequel nous analysons les appartenances mythologiques, philosophiques et cybernétiques de ce genre d'opération, *Le Défi cybernétique: l'automate et la pensée*, coll. Essais, Gallimard, Nrf, Paris, 1973. Et « Monado 74 », G. W. Leibniz, *Discours de métaphysique et Monadologie, avec indexations et tableaux obtenus par ordinateur*, Paris, Vrin, 1974.